dence ne m'eût pas enlevé mon canot, nous aurions tous péri avec lui dans les flots du Gros-Rapide, à quelques heures d'ici. Le radeau nous a sauvés, Dieu en soit béni ! J'ai dit une messe d'action de grâces pour le remercier de sa visible protection durant ce voyage.

Au mois de février dernier, je devais encore me rendre au fort Norman ou au lac d'Ours pour y donner la mission; mais le R. P. Petitot a dû me remplacer.

Veuillez agréer, mon très-révérend Père, l'assurance de l'entier dévouement de votre fils très-obéissant.

H. G. Ducot, o. m. i.

Journal du R. P. Lecorre. (Suite) (1).

Providence, 7 *juillet* 1877. — Les dernières berges viennent de passer pour remonter au Portage la Loche. Elles sont de sept jours en retard sur la première brigade, à cause d'un petit accident imprévu : la fuite de quelques bœufs qu'elles amenaient pour ce poste, et qui, envoyés paître à peu de distance du campement, ont profité de leur liberté pour se sauver dans toutes les directions. Ces berges nous ont amené une petite orpheline de quatre ou cinq ans. Cela nous fait une trentaine d'enfants à nourrir.

14 *juillet*. — En ce moment je suis seul prêtre ici et quoique les sauvages maintenant tous rassemblés autour du fort, soient loin d'être fervents et fidèles à suivre les exercices d'une mission, néanmoins venant me visiter à toute heure et les uns après les autres, ils m'obligent à me tenir constamment à leur disposition.

(1) Voir le numéro de septembre 1878.

Un de nos chasseurs me donne, sur ces entrefaites, bien de l'ennui. Mgr Clut lui avait fourni, au mois d'avril, toutes les munitions d'usage pour la chasse d'été ; mais tout a été dépensé et en pure perte pour nous, soit sur le gibier volant, soit au jeu, de sorte qu'il faut l'approvisionner de nouveau, comme si rien n'était, ou bien renoncer à recevoir un seul morceau de viande cet automne. Ah ! si l'on savait la peine que nous avons actuellement à nous procurer çà et là un peu de viande sèche et maigre et le prix que cette friandise nous coûte ! Aussi presque tout notre espoir est en nos récoltes et notre pêche, mais plus encore et surtout en la divine Providence, qui ne nous a jamais encore refusé le nécessaire.

21 *juillet.* — Nos sauvages sont de nouveau dispersés sur les rivières et dans les bois, dans un rayon de cinquante milles environ autour du fort. Avec leurs rets d'écorce de saule ils ne pouvaient plus suffire ici à l'entretien de leurs familles. Pour nous, nous sommes au régime du poisson depuis ce printemps. Celui qu'on prend maintenant se nomme l'*inconnu.* C'est un poisson à chair fade, qui, simplement bouilli ou rôti devant le feu, n'est guère appétissant. Et puis nos patates touchent à leur fin.

Nous avons un peu de lait, il est vrai, mais fort peu, car des nuées de taons et de moustiques harcèlent nos animaux jour et nuit et les empêchent de paître. Une sécheresse désolante règne ici depuis la fonte des neiges, et nos patates que nous venons de sarcler nous donnent peu d'espérance. Elles seront perdues si ce temps continue encore quelques semaines. Enfin la pêche ne nous fournit que le strict nécessaire de chaque jour.

28 *juillet.* — Les travaux du missionnaire, en tant qu'apôtre, sont dans ces pays, et surtout ici, de bien

courte durée au printemps et à l'automne, du moins en ce qui regarde les soins à donner aux sauvages. A part ces deux époques son ministère est celui d'une petite paroisse qui se compose des catholiques du fort et de la Mission. C'est à cela que je me dévoue avec bonheur en ce moment. Nos Frères et nos engagés sont partis pour faire les foins, rude corvée de trois semaines qui les oblige à passer des jours entiers les pieds dans l'eau et exposés aux piqûres de myriades de maringouins. Mais le dévouement de nos chers Frères est au-dessus de toutes les fatigues et de toutes les épreuves.

4 *août.* — Que de fois j'ai parlé des moustiques! Par ces répétitions on peut juger du tourment qu'ils nous font souffrir. Lorsqu'il fait un calme plat dans l'atmosphère brûlante de ces régions, en cette saison, vous entendez partout dans les bois un bourdonnement, ou plutôt une variété de bourdonnements, qui donnent tout d'abord une idée de la puissance créatrice de Dieu, de cette puissance qui anime si bien la luxuriante végétation des êtres du Nord, qu'il semble que chaque feuille soit un monde où se meuvent et s'agitent une infinité de petits êtres, leurs mille murmures préviennent en même temps du danger qu'il y aurait à chercher un peu d'ombre sous les arbres où ils sont cachés. J'ai vu de pauvres petits enfants portés sur le dos de leurs mères, ayant le visage barbouillé de sang ; ce sang provenait des maringouins écrasés sur ces visages innocents.

Nous sommes contraints, le P. Le Doussal et moi, de travailler nous-mêmes la terre et de nous livrer à la pêche ; jusqu'ici le poisson que nous prenons a suffi à la dépense journalière. Dieu soit béni, car nous n'avons pas actuellement d'autre ressource.

11 *août.* — Quelques sauvages viennent de temps à autre porter au fort un quartier de chair d'original ou

d'ours ; mais pour nous, rien. Voilà ce que c'est que d'être pauvres et d'avoir à traiter avec des indifférents. Le commis leur fait des largesses, aux dépens de la compagnie, et de cette manière il accapare tout. Et puis, il leur débite tout ce qu'il sait de préjugés contre les catholiques. Cette guerre sourde dure depuis des années et finit par affaiblir notablement les bonnes dispositions des sauvages à notre égard. Le commis ne travaille guère et commande beaucoup ; le pauvre missionnaire, au contraire, est souvent obligé d'imiter Saint-Joseph à l'ouvrage et de se plier à toutes les rigueurs de la pauvreté. C'est pour lui une source de mérites, mais c'est aussi ce qui lui fait perdre son prestige aux yeux des sauvages, qui ne jugent pas de l'honneur que nous trouvons dans le travail manuel, de la même manière que les chrétiens civilisés.

18 *août.* — Un de nos meilleurs catholiques, le vieux Bouvier, guide des brigades de la grande rivière, est mort subitement près de la mission Saint-Joseph. Le P. Gascon, averti aussitôt, n'a pu arriver à temps pour lui conférer les secours de la religion. Malgré cela, nous espérons beaucoup que Dieu lui fera miséricorde, car c'était un de ses plus fidèles serviteurs parmi les métis du pays. Il approchait de soixante-dix ans et, malgré son grand âge, on le voyait assidûment à la messe, hiver comme été. Il faisait partie des associations de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance et ne manquait pas de donner sur ses gages, à chaque fête de Noël, un louis sterling, pour les étrennes de l'Enfant-Jésus. Sa veuve et ses enfants, deux grands garçons et trois filles, sont encore aujourd'hui dans les larmes. Mais quel esprit de religion chez ces braves gens ! La première parole tombée des lèvres de la mère, à cette nouvelle foudroyante, a été une parole de foi : « Le Père était-il là ? »

La famille a déjà fait célébrer plusieurs messes pour le

défunt. Nos orphelins m'ont prié d'en dire une aussi en leur nom, en reconnaissance des bontés que le *bonhomme* avait eues pour eux ; ils acquitteront les honoraires en travaillant un peu plus au profit de la Mission.

25 *août.* — Les fâcheuses nouvelles se succèdent. Nous venons d'apprendre la mort, également subite, de M. Mac-Murray, qui devait arriver ici, cet automne, en qualité de visiteur des forts du district Mackenzie. Tout protestant qu'il était, il fut toujours très porté pour nos missions, et nous comptions sur lui pour obtenir certains avantages que nous nous croyons dus. Avec son sens juste et droit, il eut remédié, sans doute, à une situation qui nous cause des embarras croissants. Nous comptons plus que jamais sur le secours de la Providence.

2 *septembre.* — Nous avons beau tendre tout ce que nous avons de rets, le poisson ne vient plus depuis quelques jours. Avec dix-huit filets, c'est à peine si nous rapportons trente chétifs poissons en moyenne. Et trente poissons pour soixante personnes, trente poissons sans beurre, ni graisse, ni patates et sans autre boisson que du café d'orge amer, ce n'est pas beaucoup. Il en faudrait au moins cinquante par jour. Aussi avons-nous recours, comme d'habitude, dans nos moments de détresse, au glorieux saint Joseph, que nous prions de nous venir en aide. Nous avons commencé une neuvaine en son honneur, et aujourd'hui j'ai dit la messe à cette intention.

Nous commençons notre récolte de patates ; ainsi que je le prévoyais, elle sera peu abondante, chaque plant fournit à peine la moitié de ce qu'il donnait l'an passé. Quant à l'orge, aujourd'hui vannée et serrée dans nos coffres, nous en avons à peu près vingt-cinq barils. C'est bien peu pour l'espace ensemencé. Il faut voir tous ces jours-ci le sieur Ward et sa petite *cagne d'enfants* (1) gla-

(1) *Cagne d'enfants*, expression du pays.

ner les épis restés derrière le râteau ; les mulots n'auront guère de profit à passer partout où auront hottiné toutes ces petites glaneuses rapaces. C'est qu'il y va de la soupe d'orge, dernière ressource de la famille quand la viande et le poisson viennent à manquer.

Parmi nos orphelins nous avons un petit Saint-Joseph, la bénédiction de l'établissement. C'est un pauvre petit idiot de huit à neuf ans que l'on a recueilli sur la grève, devant le fort, il y a sept ou huit ans. Les sœurs ont un autre enfant infirme qui réclame tout le dévouement et la charité dont elles sont capables. Ce pauvre petit martyr, qui est un ange de patience, a des plaies affreuses et d'une odeur suffocante. Il faut le panser très-souvent : il ne peut guère se remuer, et plusieurs fois il a semblé sur le point de quitter cet exil. Son nom est Janvier. La veille du 15 août on lui disait de demander à la sainte Vierge la grâce qu'il désirerait le plus, et lorsque ensuite on voulut savoir quelle faveur il avait implorée : « D'aller au ciel le plus vite possible, » répondit-il doucement.

9 *septembre*. — Les premières berges sont arrivées nous ramenant Mgr Clut, le R. P. Dupire, une demoiselle canadienne qui vient aider les sœurs, et quatre enfants de l'école des Saints-Anges d'Athabaska.

16 *septembre*.—Presque toutes les berges sont passées, à l'exception de la brigade de M. Gaudet, commis de Good-Hope. Nous avons reçu une grande partie de nos marchandises. L'article le plus important, c'est le fil à rets ; car c'est là, pour ainsi dire, le fil auquel tient notre subsistance. Quatre-vingts et quelques bottes ont été déballées, de quoi faire une vingtaine de rets. Nous l'avons distribué de suite par cinq, six, huit bottes aux femmes du fort, qui vont immédiatement le lacer pour fournir le nombre de filets nécessaires pour la pêche d'automne. Presque toutes nos autres marchandises ont été détério-

rées par l'humidité. On rirait bien de nous voir, Monseigneur et moi, au milieu de ce déballage dans notre petit magasin, qui ressemble pour le moment à une vraie boutique de mercerie. Et puis il faut calculer le 50 et le 100 pour 100 de tout cela ! Quelques sauvages, *apparent rari*, viennent de temps en temps nous distraire agréablement en réclamant notre ministère de Missionnaire.

23 *septembre.* — Nous voilà dans une petite maison de pêche, à la Grande-Ile, depuis vendredi soir. Notre colonie se compose des FF. Boisramé et Carour, de nos sept rameurs et de trois autres personnes. C'est l'époque de la pêche d'automne, la pêche sérieuse qui doit fournir de seize à dix-huit mille poissons pour l'hiver. Jusqu'ici un Frère ou deux, aidés de quelques sauvages, en étaient chargés. Mais comme la graisse nous fait totalement défaut, et qu'il est impossible par conséquent de faire de la chandelle, force nous est de revenir à l'huile de poisson pour y suppléer, c'est ce qui explique ce renfort de travailleurs. Or, la présence d'un prêtre au milieu de tout ce monde n'est pas de trop, pour lui procurer la consolation d'entendre la sainte messe et de faire la sainte communion. Nous sommes arrivés ici après quelques ondées de neige, vers dix heures du soir, par un bon vent. C'était la première fois que je venais dans ces parages et la petite maison, cachée par l'obscurité et par le cercle des hautes herbes qui l'entouraient, m'a rappelé de suite ma chaumière de Sainte-Thérèse, au lac d'Ours. On en déblaya bien vite l'intérieur de tout ce qui l'obstruait, on fit flamber un bon feu dans la cheminée; le souper fut enlevé gaiement; à onze heures du soir tout le monde dormait à ravir, qui sur les planches mal rabotées, qui sur la mousse humide, qui sous la tente ou sous les saules.

Déjà le F. Boisramé a pris ses positions et la pêche

s'annonce sous d'heureux auspices. Quoique, suivant l'expression du pays, la *force* du poisson ne soit pas arrivée, on en prend de deux cent cinquante à trois cents par jour, avec sept ou huit rets. Aussitôt qu'il y en aura quatre mille embrochés, la berge repartira pour les transporter à la Mission. Elle devra ainsi faire quatre voyages successivement. Rude besogne et beaucoup de frais, car il nous faut au moins six rameurs, à 64 francs par rame. Qu'on ajoute à cela l'achat du fil, qui nous revient au 100 pour 100 au moins, une fois débarqué, les frais de confection des rets, qui sont en moyenne de 4 francs par rets, et une foule d'autres dépenses résultant des nécessités du transport ou de la pêche proprement dite, et l'on jugera, par ce compte approximatif, du prix de notre poisson.

30 *septembre*. — Toute cette semaine il a venté et neigé comme en hiver. On a pu bousiller, tant bien que mal, l'intérieur de la maison ; mais le froid a ses libres entrées par le toit, qui est en perches recouvertes d'une légère couche de terre. Impossible, à cause des grosses houles du lac, de tendre ou de visiter régulièrement les rets. Aussi n'avons-nous encore aujourd'hui que quinze cents poissons suspendus au garde-manger. Un pouce de neige couvre maintenant le sol et il faudra un bon soleil pour la faire fondre entièrement. Ici le bois sec est assez rare : il faut aller le chercher bien loin en berge ou en esquif. C'est là un sérieux obstacle à tout projet d'orphelinat pour l'avenir. Par ailleurs les avantages sont nombreux ; le poisson abonde, la terre peut être cultivée et l'eau se puise à côté du logis. Le gibier et les graines fourniraient, au besoin, un bon supplément de vivres. Je parle de cet endroit au point de vue matériel, bien entendu, et en tant que nous pourrions accepter et nourrir, à l'école, d'assez nombreux enfants ; car sous le rapport religieux, c'est-à-dire en tant que mission, cette place

n'aurait pas d'avenir. Le fort de la compagnie est situé de l'autre côté du chenal, à environ deux milles de distance, et pour peu que le vent soit fort, les catholiques engagés n'aiment pas à risquer la traversée dans leurs frêles embarcations. Ainsi aujourd'hui, personne de l'autre côté n'est venu à la messe. Notre-Seigneur n'avait pas beaucoup d'adorateurs. Si notre amour pouvait, au moins par sa ferveur, compenser le nombre !

7 *octobre.*—Me voici de retour à la Providence. Je sors d'une belle cérémonie qui ne se présente pas souvent dans le Nord ; l'ordination d'un sous-diacre, celle du F. Lecomte.

Quand j'ai quitté la Grande-Ile, mardi matin, la pêche se poursuivait avec ardeur, mais avec moins de succès que l'année dernière. Une fois, durant l'automne passé, le F. Boisramé avait trouvé 1300 poissons dans une seule visite. Ce coup heureux a été loin de se renouveler cette année ; quatre à cinq cents, voilà la moyenne. Et puis le poisson est bien maigre cet automne. Béni soit Dieu cependant ! La première *bergetée* de 4 000 est déjà complète, c'est un bon commencement.

14 *octobre.* — Le F. Lecomte a gravi un degré de plus de l'autel. Il a été ordonné diacre aujourd'hui. Lundi dernier une autre magnifique fête est venue nous remplir d'une joie bien douce et bien durable, l'oblation du R. P. Le Doussal. Il n'a pu jouir longtemps en communauté de son bonheur, car aussitôt après avoir déposé sa formule et sa couronne aux pieds de l'image de Marie, il a dû partir pour me remplacer à la Grande-Ile.

21 *octobre.* — La seconde *bergetée* de poissons est arrivée. Le bon F. Boisramé est admirable de dévouement et communique son ardeur et son esprit de sacrifice au cher frère Olivier Carour. Comme l'obéissance et l'esprit de pauvreté enfantent de grandes

choses ! Je dis *grandes choses*, car il est certain que cette pêche exige parfois des efforts presque héroïques. J'ai voulu moi-même tenter ce travail pour aider nos Frères; mais mes forces m'ont trahi. Mgr CLUT est parti à son tour pour la Grande-Ile, afin d'animer par sa présence et par son exemple nos gens à ramer et à haler la ligne, Sa Grandeur ne reculant jamais devant la peine et les obstacles.

La neige couvre toujours le sol dans le bois. Désormais, par endroits, elle ne fondra plus.

28 *octobre*. — Enfin, nous comptons aujourd'hui un Père de plus, le R. P. LECOMTE, qui a été ordonné prêtre ce matin. Quel beau jour pour lui ! Quel plus beau lendemain encore ! J'aurai l'honneur de l'assister à sa première messe demain chez les Sœurs.

Notre pêche est terminée à la Grande-Ile, et nos frères sont de retour. Près de 18000 poissons sont suspendus à des perches, attendant d'être gelés comme roches pour être jetés pêle-mêle dans la glacière où ils passeront l'hiver.

Croirait-on que chaque jour il se consomme ici 120 poissons d'une ou deux livres pièce ? C'est que nous sommes si nombreux ! Et puis, la récolte de patates a été très-pauvre, à peine en avons-nous le tiers de l'année passée. Nous sommes à la ration. Nos pauvres orphelins et enfants de l'école en souffrent plus que nous.

4 *novembre*. — Après le souvenir du ciel que nous a rappelé la belle fête de la Toussaint, les services que nous célébrons tous ces jours-ci nous rappellent le souvenir des morts. Nous n'oublions pas nos Frères, surtout les pauvres défunts du Nord.

Le fleuve charrie des glaces à pleins bords. En voilà jusqu'au mois de juillet prochain.

11 *novembre*. — Nous marchons de grande fête en

grande fête. Notre petite chapelle ne quitte pas sa plus belle parure et conserve ses parfums d'encens. Les communions de nos catholiques sont fréquentes. Il ne leur en coûte pas beaucoup de jeûner jusqu'à la grand'messe pour communier, mais c'est leur demander un rude sacrifice que de se lever à six heures pour venir assister à la messe basse. Il est rare que leur courage surmonte cette difficulté ; en retour ils ne manquent jamais la bénédiction du soir.

18 *novembre.* — Encore une solennité pour le vicariat, celle de saint Martin, patron du Mackenzie. Puissions-nous toujours être fidèles de cœur à la devise que notre vénéré vicaire apostolique a choisie parmi les belles paroles de ce saint, à son lit de mort : *Non recuso laborem.*

25 *novembre.* — Nous voyons quelques sauvages, à de rares intervalles. Il viennent apporter en aumônes des vivres au commis du fort, jamais rien pour nous, car ils craignent de déplaire au *bourgeois.* Il y a cependant quelques exceptions dans le nombre.

Aujourd'hui a eu lieu un examen des enfants de l'école, en présence de Monseigneur et des Pères. Toute l'académie y a passé, depuis l'A B C jusqu'à la traduction d'une page d'anglais en français ; depuis la numération parlée jusqu'à l'application, en anglais, de la règle de trois. Les résultats ont été très-satisfaisants ; et nous n'avons pu nous empêcher d'admirer la patience et le zèle qu'il a fallu aux bonnes religieuses pour transformer ces pauvres petits déshérités du Nord, en émules de nos écoliers des pays civilisés. La distribution des prix à été courte, mais très-substantielle, une galette *au pétrole* à chacun des lauréats, c'est-à-dire à tous. Cela convient mieux à leur tempérament que les œuvres complètes de Bossuet.

2 *décembre.* — Il faut que je termine ici pour cette fois. L'express vient d'arriver et va emporter les lettres vers la France.



DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU P. ANDRÉ AU P. LACOMBE.

Saint-Laurent, 30 octobre 1878,

MON BIEN CHER PÈRE LACOMBE,

Le 10 du mois de mai, je partis pour accompagner nos gens pendant leur voyage à la prairie. Plusieurs fois déjà j'ai fait ce voyage depuis mon arrivée dans ces contrées. C'est d'ordinaire une excursion qui n'offre guère de poésie, et qui excite peu l'enthousiasme. Cette année le voyage a été plus triste et plus pénible encore que les années précédentes. La chaleur, cet été, a été en effet écrasante, et vous savez, par expérience, ce que sont en tout temps les vastes plaines de la prairie. Les chaleurs amenaient avec elles d'effroyables orages, non sans danger pour nos personnes. Heureusement Dieu veillait sur nous; aucun malheur ni même aucun accident n'est arrivé dans notre camp. Mais, à une journée de marche de nous, un de ces orages violents a failli détruire entièrement un camp de sauvages et de métis. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu pareils effets de l'ouragan. Ce sont des tempêtes de ce genre qui si souvent sèment la mort et la destruction sur leur passage, dans les tropiques. La peur de nos pauvres sauvages, on se l'imagine sans peine. Ils étaient presque tous de la tribu des *Sauteux*. Quatre d'entre eux furent tués par le tonnerre, et plusieurs, au nombre de plus de trente, furent grièvement blessés. Les loges